

Martin Winckler

# Plumes d'Ange

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

## AVERTISSEMENT

Un travail d'écriture en prépare toujours un autre. Ce livre reprend, parfois sous une forme légèrement modifiée, une dizaine d'extraits de *Légendes* (P.O.L, 2002).

*Plumes d'Ange* a été prépublié en feuilleton quotidien entre septembre 2002 et février 2003 sur le site [www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr). À quelques corrections de détail près, le texte qui suit est identique à celui du feuilleton.

M. W.

© P.O.L éditeur  
ISBN : 2-86744-936-7

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

*Aux enfants*

*Vous voyez cette plume ?  
Eh bien, c'est une plume d'ange...  
Oh, je ne vous demande pas de me croire...  
Je ne vous le demande plus.*

Claude Nougaro

## Présentation

Quand j'étais enfant, on me disait souvent, comme à tous les enfants, que j'étais trop petit pour comprendre. C'était une erreur : les enfants ne sont *jamais* trop petits pour comprendre ; il voient, ils entendent, ils sentent, ils emmagasinent, ils accumulent en eux des joies et des éclats, mais aussi des confidences involontaires, des douleurs indicibles, des angoisses débordantes, des secrets emmurés. Tout cela, au sens étymologique, ils le *prennent en eux*. Mais comme il leur est peu ou prou interdit d'en parler, ils ne savent que faire de ces legs encombrants, et les rangent au fond de leur inconscient, dans un coin lourd de mal, dans une lourde malle. Plus tard, la malle pèse sur l'existence des enfants devenus adultes. Elle leur pourrit la vie et celle de leur entourage – sans qu'ils sachent pourquoi. Il n'est pas impossible de l'ouvrir, d'en trier le contenu et de s'en délester, mais tous n'y parviennent pas. Certains, par chance ou par hasard, inventent une solution originale : ils deviennent peintres et reproduisent sous une forme obsessionnelle l'avortement fatal d'une parente disparue ; ils deviennent cinéastes et filment des innocents poursuivis pour des crimes que d'autres ont commis...

Longtemps, j'ai été un garçon sans histoire. Je passais des heures à lire et à écrire. Vu de l'extérieur, cela paraissait singulier – un garçon, ça court, ça va et ça vient, c'est toujours sorti, pourquoi pas celui-ci? –, mais je ne m'en rendais pas compte. Lire et écrire m'étaient aussi naturels que le fait de respirer. C'étaient des activités quotidiennes, comme me brosser les dents, boire mon

chocolat et manger mes tartines ; je lisais des romans, j'écrivais des nouvelles, je tenais un journal, sans penser à mal, sans m'interroger sur la légitimité de ces activités. Jusqu'à l'adolescence, si l'on m'avait interrogé, j'aurais probablement déclaré sur un ton nonchalant et en toute innocence que j'aimais les histoires, et voilà tout.

Ben voyons !

Au fil du temps, écrire est devenu une activité de plus en plus inconfortable : plus j'écrivais, plus je me cachais pour écrire ; plus je grandissais, plus le fait d'écrire m'apparaissait, à moi aussi, comme une anomalie. Parvenu à l'âge adulte, j'eus le net sentiment qu'écrire était aux yeux de beaucoup une activité inquiétante, voire menaçante. En tout cas, indigne. Aussi indigne que pouvait l'être un plaisir solitaire. Mais je n'écrivais pas pour me faire plaisir, j'écrivais parce que je ne pouvais pas me faire entendre autrement.

Le temps a passé. J'ai appris que, comme tout un chacun, j'avais un inconscient, et que cet inconscient pouvait faire des siennes. J'ai appris que les mots écrits ne sont pas que des mots. Figuratifs ou abstraits, ils montrent et ils cachent, ils transforment et révèlent. Un jour, il m'est clairement apparu que mes histoires étaient plus que des histoires ; que mes phrases contenaient autre chose que ce que je croyais y mettre ; que mon journal, mes lettres, mes ébauches de nouvelles et de romans n'étaient pas une suite de réflexions naïves, de récits maladroits et d'idées convenues « comme », selon le lieu commun, « en écrivent tous les adolescents ». J'ai fini par comprendre – alors qu'on m'avait souvent accusé du contraire – que jamais, dans ce que j'écrivais, il n'avait été seulement question de moi. J'ai compris que ce qui est menaçant ce n'est pas l'écriture, mais *l'indicible qui l'a, bien avant, déclenchée*.

Aujourd'hui, je sais que si j'écris, ce n'est pas parce que j'en ai le goût, le vice, ou le don, mais parce que, comme beaucoup de mes semblables, j'ai une malle à traîner. Écrire m'a aidé à ne pas m'écrouler sous le poids. Écrire m'a permis de me mettre à l'abri des regards et, pour ainsi dire, de me constituer en secret.

Comprendre cela était bel et bon, mais ça ne me disait pas ce que ma foutue malle contenait. Je me suis mis à relire ce que j'écrivais depuis l'adolescence. Non pour juger de sa valeur, mais

pour tenter d'y voir plus clair. Et ça m'a sauté au visage : mes premiers textes de fiction, écrits entre douze et quinze ans, étaient habités par la figure d'Ange, Abraham Zaffran – mon père. Entre 1970 et 1973, dans mes journaux d'adolescent, et à partir de 1977, tout au long de mon journal d'adulte, je ne cesse de l'invoquer. Alors que je revendiquais à toute force de vouloir emprunter ma propre voie, mes choix professionnels ont suivi un chemin parallèle au sien. Les premières chroniques que j'ai publiées autour du métier de soignant étaient inspirées par son activité de médecin généraliste. Ma première nouvelle publiée contient un personnage qui lui ressemble trait pour trait. Dans mon premier roman, sans le savoir, j'ai encrypté une histoire issue de son passé. Et aujourd'hui, longtemps après sa mort, dans des textes de toutes sortes, je n'en finis pas de parler de lui.

J'ai dû me rendre à l'évidence. Tant qu'il a vécu, Ange a habité mon écriture. Depuis sa mort, il la hante. Alors même que j'écris envers et contre lui, je sais que l'écriture me vient de lui : il ne m'en a pas transmis le gène (je ne crois pas plus au gène de l'écriture qu'au gène de la médecine ou à celui du crime...), mais, je ne sais comment, il l'a, au fond de moi, mise en œuvre. Lui-même, pourtant, a très peu écrit. En revanche, il m'a beaucoup parlé. Il m'a tant parlé que j'ai toujours trouvé « naturel » qu'un père parle à son enfant, avant de découvrir qu'il n'en allait pas de même pour tout le monde. Je n'ai pas à me plaindre : son amour m'a rendu fort ; l'attention qu'il me portait m'a gratifié ; sa parole, enveloppante et rassurante, m'a protégé et aidé à grandir. Il était un parent, un soignant exemplaires. J'avais donc tout pour être heureux. *Pourquoi, alors, me suis-je mis à (l')écrire ?*

La réponse, je ne l'apprendrai pas de sa bouche. Ange est mort il y a bientôt vingt ans, avant que je ne formule mes questions de manière aussi claire. Et, s'il avait vécu, aurait-il su me répondre ? J'en doute. Mais peut-être ne convient-il pas (ainsi qu'il aimait le formuler lui-même) de poser la question en ces termes.

Pour élucider l'empreinte qu'il eut sur moi, j'ai longtemps voulu remonter le temps et reconstituer sa vie. J'ai cru souhaitable de rassembler des documents, de retracer des itinéraires, de solliciter ceux de ses proches qui vivent encore et qui, pour beaucoup, brûlent de parler de lui. Jusqu'au jour où j'ai compris que ça ne

suffirait pas. Ange ne se cache pas dans les archives, il ne se cache pas dans les paroles des survivants ou dans leurs souvenirs. J'ai beaucoup appris des uns et des autres, mais l'homme dont je cherche à dessiner les contours se tient là, sous mes yeux, dans le miroir. Il est là, dans mes mains et mes gestes. J'entends sa voix quand je parle. Et surtout – je raconterai comment je l'ai découvert – il s'est livré dans ce que j'ai écrit. Allez! J'ai trop tardé à le défier. Aujourd'hui, je dois faire face : c'est sa trace en moi qu'il me faut affronter.

Un combat contre l'Ange? Je sais à quoi m'en tenir : de ces combats-là, on ne sort pas vainqueur. Mais je ne serai pas le seul à y laisser des plumes.



## Le mot de la fin

(26 mai 2002.) Longtemps, mon père a été la personne la plus importante dans ma vie. Je ne jurais que par lui, je n'acceptais d'ordres et de conseils que de lui, je n'aimais que lui et il me le rendait bien.

J'étais son premier enfant. Le premier-né. J'étais un garçon. J'étais sa fierté. Sans rien dire, il me donnait le sentiment que j'étais un être exceptionnel. Il disait : « Même si mes fils deviennent des assassins, ils seront toujours mes fils. » Il n'était pas complaisant, il ne me passait pas tout, mais il m'aimait absolument, sans réserve.

J'ai grandi dans l'amour de cet homme-là. Je n'ai jamais manqué d'amour de la part de mon père. Je l'admirais, je le vénérâis, je ne l'ai jamais craint. Il n'aurait jamais levé la main sur moi. Il me faisait rire, il me rassurait, il me caressait de ses paroles, il m'expliquait la vie. Il m'aimait.

Et puis, un jour, j'avais vingt-huit ans, il en avait soixante-dix, cet homme est mort.

Il a mis longtemps à mourir. Un mois entre une intervention qui était, je le sais aujourd'hui, vouée à l'échec, et sa mort lente sous les respirateurs d'un service de réanimation. Mais quelques jours avant de mourir, au cours de ce qui fut notre dernier tête-à-tête, il m'a craché un mot qui m'a bouleversé, un mot que j'avais souvent entendu dans sa bouche mais jamais pour me désigner. Un mot que j'ai pris en pleine figure, comme la première giflle qu'il me donnait, une de ces gifles qui ne cherchent pas à corriger

mais à humilier. Un mot qui m'a poursuivi pendant des années et dont je n'ai pas encore fait tout à fait le tour aujourd'hui. Un mot qui, lorsque je l'ai entendu, m'a semblé démentir tout l'amour qu'il me portait.

La dernière fois qu'il m'a parlé, mon père m'a dit merde.